

RETOUR SUR UN DIALOGUE OUBLIÉ: AMOUR ET NATURE (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE)

Ion MILITARU

Institut de recherches en sciences socio-humaines
«C.S.Nicolăescu-Ploșor», Craiova
ionmilitaru@yahoo.com

Abstract: The present paper aims to reopen the debate about the relation between love and nature, starting from a representative case study for the European history of such a topic. Taking into account the very specific literary and philosophical context of its time, we try to underline the importance of the vision propose through this key concepts. The nature of Bernardin de Saint-Pierre and Rousseau now become a very explanatory for all major construction of speculative philosophy. In the real order history, love takes place in society, in the territory of a story that gives it a place and supports economic ingredients and time. Practically, we can't discuss about love outside the context of the world and history that produced her. Love outside history, recte only in the simple nature, is not discoverable in what is already known. But is it possible to think such a love? Can we suggest a love out of a minimum standards, conventions and strong moral, all what define a society?

Keywords: Bernardin de Saint Pierre, *Paul et Virginie*, love, nature.

Les impuissances de l'amour se vérifient dans la connaissance des modèles culturels, dans l'immunité envers le classicisme, le romantisme ou le réalisme. La marque des modèles culturels n'appartient pas strictement à la zone visible de l'amour: contexte, convenance ou schémas sociaux. En lui-même, c'est-à-dire dans son destin, l'amour devient autre chose par rapport à chaque temps culturel.

Avant que le romantisme ne finît pas sa direction de marche et avant que l'idéologie ne fût pas prononcée, l'amour lui a emprunté sa forme, malgré l'esthétique provisoire. Au moment où Bernardin de Saint-Pierre écrivait *Paul et Virginie*, le romantisme était en train de trouver ses mots (le terme tel quel appartient à Rousseau, sa première utilisation se retrouve dans les *Confessions*).

Ami de Rousseau et adepte de celui-ci, Bernardin de Saint-Pierre écrivait *Paul et Virginie* de la hauteur du texte-réponse à la question de l'Académie de Dijon: «Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à

purifier les moeurs?»), c'est-à-dire de la perspective de la nature, du bien sauvage et des moeurs corrompues des arts et des sciences, c'est-à-dire se situant sur les positions du texte de Rousseau.

Comment l'amour peut-il être de la perspective des personnages pris comme êtres originaux, des moeurs corrompues et de la nature?

a) la nature

Paul et Virginie est l'amour naïf de deux jeunes. Tous les deux sont nés plus de deux cents ans avant dans un Madagascar paradisiaque, un Madagascar d'avant le désastre écologique d'aujourd'hui et sa transformation dans un des plus déserts et arides territoires de l'Afrique de Sud.

Le roman débute avec la description à la manière de Rousseau de l'endroit, du paysage et de la nature. C'est ici la première réussite de l'écrivain. De la nature, mais aussi sous la main libre des rigueurs de la civilisation, la région devient un paradis:

En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étaient devenues plus humaines... Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avait embelli ce que le noir Domingue ne faisait que cultiver. Il allait avec lui dans les bois voisins déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins dont la tête ronde est d'un si beau vert, et d'attiers dont le fruit est plein d'une crème sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange: il plantait ces arbres déjà grands autour de cette enceinte. Il y avait semé des graines d'arbres qui dès la seconde année portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandole gris de lin; le papayer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles semblables à celles du figuier.

Il y avait planté encore des pépins et des noyaux de badamiers de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jaque et de jameroses... Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevaient sur les têtes noires des roches, et semblaient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendaient ça et là le long des escarpements de la montagne.

Il avait disposé ces végétaux de manière qu'on pouvait jouir de leur vue d'un seul coup d'oeil. Il avait planté au milieu de ce bassin les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres qui en bordaient la circonférence; de sorte que ce vaste enclos paraissait de son centre comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lisières de prairies, et des champs de riz et de blé. Mais en assujettissant des végétaux à son plan, il ne s'était pas écarté de celui de la nature; guidé par ses indications, il avait mis dans les lieux élevés ceux dont les semences sont volatiles, et sur le bord des eaux ceux dont les graines sont faites pour flotter: ainsi chaque végétal croissait dans son site propre et chaque site recevait de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces roches formaient au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs

qui répétaient au milieu de la verdure les arbres en fleurs, les rochers, et l'azur des cieux¹.

La nature n'épuise pas, conformément à son poète – Bernardin de Saint-Pierre ne s'éloignera de rien, de la manière de penser de Rousseau – ses vertus au simple niveau esthétique. Elle, la nature, n'est pas seulement belle – dans l'esthétique de Rousseau la beauté de la nature a des implications qui dépassent la simple position esthétique – elle devient source de toute bonne chose, elle devient purement et simplement source du bien en général. «Je tiens pour principe certain du bonheur qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, et que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous»². La nature devient thérapeutique et prophylactique:

Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes cherche la solitude. Il est même très remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernements, ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude et au célibat /... /. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social /... /. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'âme³.

Les protagonistes sont nés dans cette nature ainsi décrite, ils grandissent et reçoivent l'éducation méritée. La pédagogie fondée sur la nature a la même série de vertus. La manière dans laquelle Paul et Virginie sont élevés est un extrait d'*Emile* ou de *l'Education*». Ainsi donc

Paul et Virginie n'avaient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature. Ils connaissaient les heures du jour par l'ombre des arbres ; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs récoltes. /... / Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs verges, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu. Après tout, qu'avaient besoin ces jeunes gens d'être riches et savants à notre manière? Leurs besoins et leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. /... / Ainsi croissaient ces deux enfants de la nature⁴.

¹ Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, Paris, Garnier Frères, Libraires-Éditeurs, 1873, pp. 307-309.

² *Ibid.*, pp. 111-112.

³ *Ibid.*, pp. 150-152.

⁴ *Ibid.*, p. 81-82.

b) les moeurs corrompues

Leurs parents sont évidemment cloués, loin de leur pays d'origine, la France – suite aux mauvaises moeurs et à la société corrompue, c'est-à-dire à cause des «... cruels préjugés de l'Europe...»⁵ tombés aux degrés autorisés par la nature.

Le drame des jeunes commence au moment où une tante riche de France, riche et sans successeurs, se souvient de sa nièce malheureuse de Madagascar. Sous le prétexte de l'enrichissement de celle-ci, elle demande Virginie pour lui assurer l'éducation et lui arranger un mariage avantageux. Réservée au début, madame de la Tour, consent à lui donner la liberté de choix. En motivant son option par le soin pour Paul et sa mère, pour sa propre mère aussi, Virginie quitte Madagascar et arrive à Paris. Après l'éducation reçue au couvent et les accords échoués, Virginie quitte Paris et revient au Madagascar. Au moment de son débarquement, une tempête détruit le bateau et Virginie meurt sous les yeux de Paul et de sa mère. Deux mois après la mort de Virginie, Paul s'éteint lui aussi, profondément chagriné. Les deux mères meurent elles aussi en quittant les deux chaumières qui les avaient abritées, témoins de l'amour et du bonheur des jeunes, loin du monde et de la société. La tante méchante est hospitalisée dans un hospice et perd ainsi toute sa fortune qui avait maintenu sa malignité. Il ne reste après leur amour que des ruines et le témoignage de la nature qui l'avait abrité. La morale manque d'équivoque: là où l'on intervient au nom de la civilisation et de la société, des normes et des arts progressistes, le bonheur et l'amour disparaissent. C'est ainsi que Rousseau est confirmé dans le registre de l'amour tragique et l'amour trouve son argument pour sa méthodologie-dans la nature.

Au-delà du commentaire du récit, est-il possible donc de rester en discussion les suppositions de l'idée sur laquelle se construit le scénario rousseauiste?

Tout d'abord on met en discussion la thèse générale de la compatibilité de l'amour et de la nature. L'amour est le fait naturel (parce qu'on part de sa priorité dans le déroulement de l'histoire telle quelle). Il a la priorité devant la nature- la nature lui suit. Deuxièmement ce qui est discutable c'est la nature, c'est-à-dire sa compatibilité avec le premier fait, avec l'amour. L'amour est-il compatible avec la nature? Au besoin, la nature peut-elle servir pour contexte favorable – dans sa logique! – à la nature? Dans l'idéologie de Rousseau, seulement la nature peut servir l'amour. De plus, la nature est la condition essentielle pour la finalité de l'amour. Si l'amour est ce qui est donné, c'est alors que la nature devient exclusivement ce qu'elle peut être. La nature est donc l'ordre idéal de l'amour, son développement vers l'être. La nature est l'amour dans la potence du bien propre réel. C'est-à-dire la nature devient plus qu'un décor ou un contexte aléatoire, elle devient téléologie unique. Il n'y a pas de

⁵ *Ibid.*, p. 19.

choix entre la nature et autre chose, entre la nature et la société. Or, quand il est à choisir et ce que l'on choisit c'est la société ou la civilisation, le résultat est dramatique, telle la mort pour les personnages en discussion qui avaient encore des doutes concernant leur monde, le monde de la nature et du Madagascar historique, en le considérant vraiment l'option parfaite. D'une manière sans équivoque dans la construction du destin de ces personnages, la mort, c'est-à-dire la mort de tous, est le prix payé pour les doutes. Ils meurent parce qu'ils croient encore dans l'autre monde, le monde civilisé comme étant le bon monde, vraiment le bon monde. Ils meurent parce qu'ils ne croient pas en eux-mêmes et dans leur monde. Ils ne croient pas à la nature et à ce qu'ils avaient déjà expérimenté. La mort devient punition pour le manque de confiance. Ils souffrent de thomisme tardif. Malgré l'expérience de la générosité de la nature, ils la mettent en doute. La nature tombe et perd devant eux, à la faveur de la société. Le paradoxe et le non thomisme apparaissent ici parce qu'ils avaient aussi expérimenté le déficit du monde. Or, leur option est en faveur d'un mal bien connu, de ce mal qui les avait conduits dans cet endroit. En paraphrasant Méphistophélès ils savent le mal, ils ont vécu le bien et pourtant ils choisissent le mal.

La mort est punition mais aussi argument rhétorique pour les athées, c'est-à-dire pour les opposants de Rousseau y compris ceux de la nature proposée.

Paul et Virginie sont la démonstration artistique, narrative de l'idéologie de la nature du XVIII^e siècle.

La nature de Rousseau protège les quatre personnages des maux de la société. Il n'y a ni vieillesse, ni mort ni souffrance dans cette nature. Ou bien, s'il y en a, le mal est absent dans leur vie. Evidemment, il y a pour les deux femmes vieillesse, maladie, mort. Néanmoins, elles ne vivent pas de la même manière. Il est évident aussi que l'amour est compatible avec la nature par la régénération continue et par la jeunesse de la nature. La nature est la force générative continue. La société, c'est-à-dire la société civilisée, suppose une avance de l'âge, une maturité, même une vieillesse. Là où il y a convention, il y a aussi rigidité, obstacles et manque de liberté.

La nature n'a pas de complexes et elle ne produit pas d'inhibition. L'amour au milieu de la nature suppose l'absence des complexes et des inhibitions artificielles.

Malgré la continuité entre les deux, l'amour dans la nature est une utopie historique. Il ne s'agit pas seulement du caractère utopique des idées rousseauistes, caractère qu'il est possible à soutenir et à être refusé par sa logique intrinsèque. L'utopie de l'amour dans la nature est vérifiée historiquement et au point de vue casuistique. Il n'y a pas d'amours célèbres, histoires d'amour hors de l'histoire. Toute l'histoire de l'amour se passe exclusivement dans le périmètre de la société désavouée par Rousseau.

La beauté de l'amour, c'est-à-dire ses données qui le transporte au delà du déroulement simple de l'instinct, tient à l'histoire. «L'amour est plus jeune que

l'humanité, il n'est pas né en même temps, tel que la faim, le soif ou le plaisir charnel»⁶. Or, la beauté de l'amour se rapporte à son sentiment de diachronie ou de péripétie, de succession. L'instinct de l'amour disparaît instantanément. A vrai dire, l'amour dure, c'est-à-dire il évolue, avance, a besoin de temps pour avoir lieu. C'est pourquoi l'amour n'est pas un simple acte sexuel. L'amour est conditionné de la dialectique compliquée entre l'instant et le temps. Il suppose tous les deux, mais ses différents ressorts exigent soit le moment, soit le temps d'une manière différenciée.

La beauté de l'amour réside dans ce qui résulte de l'alternance dialectique entre moment et temps, de la tension entre les deux et de leur équilibre, de leur puissance mais aussi de leur menace continue et mise en danger.

L'élément sexuel découvre dans la nature sa liberté totale. Dans la nature, le sexe n'est pas prohibitif. Il n'y a pas de pudeur, ni complexe névrotique mis sous le signe du désir incestueux. La nature n'a pas son Oedipe. A une distance surprenante, Rousseau est confirmé par la psychologie. Ce n'est pas clair, si dans sa théorie du subconscient, Freud ne le doit pas à Rousseau. L'angoisse dans la civilisation, c'est-à-dire l'angoisse vers laquelle la civilisation conduit invariablement s'identifie au jugement, *mutatis mutandis*, que Rousseau fait au XX^e siècle. Vraiment, Freud est un Rousseau recyclé qui parle une autre langue et à une autre sensibilité. Toute la thérapie de Freud est la technique que Rousseau n'a pas eu le temps d'achever. L'impulsion, le libre discours, la libération des complexes, le sofa du psychanalyste, les paroles du patient et l'écoute docile du médecin tiennent de la thérapie tardive de Rousseau.

*

L'amour dans la nature – avant que Rousseau n'élabore sa philosophie sociale et politique – a son argument dans le couple divin. Adam et Eve se retrouvent sous la protection divine du moment où leur relation se consomme dans le respect envers la nature. C'est-à-dire leurs sollicitations et leurs révérences embrassent la nature, strictement. A un moment donné, pour les deux, la nature est ignorée et on fait place au serpent créature d'autre ordre. Le serpent n'appartient pas à l'ordre de la nature et son apparition vient pour la détruire.

Pour eux, pour Adam et Eve, la nature n'est pas assez. Eve n'a pas besoin de pomme, puisque les fruits étaient à sa portée. On lui crée le besoin artificiel. La tentation est l'alimentation qui vient pour contester la nature et offrir quelque chose de plus. Le fruit interdit est la contestation ayant pour base une pomme. La pomme offerte par le serpent est l'alimentation basée sur les E, et la révolte tardive contre l'alimentation artificielle basée sur les composants chimiques et les modifications génétiques, tout cela est l'expression de l'âge d'or, la nostalgie d'après un temps où rien de cela n'était recommandé.

⁶ Marcelle Tinayre, *Histoire de l'amour*, Paris, Flammarion, 1935 (édition roumaine, Casa de Editură și Presă Viața Românească, 1992, p. 3).

La manière dans laquelle la relation entre Edam et Eve a évolué à l'intérieur de la nature est insuffisante et gâtée à cause d'un manque (d'un besoin). La nature ne peut offrir justement ce dont on a envie.

Dans la *Genèse* il n'y a rien d'une poésie d'amour. On peut y trouver quelque image du bonheur, mais non pas l'image de l'amour.

*

Evidemment, on ne doit pas confondre sans limites la perspective de Rousseau avec la perspective moderne de l'écologisme. Pour Rousseau c'était la dimension sociale et morale qui comptait tandis que pour l'écologisme c'est la dimension économique et politique.

Paul et Virginie continue la tradition de l'amour idyllique où l'abandon simple et total protège contre les intérêts de groupe et de fortune, c'est-à-dire de toutes les choses sophistiquées qui, au premier instant, ont un caractère totalement étrange devant l'amour.

Il y a aussi une incapacité d'effectuer une herméneutique de l'amour réduite à sa dimension idyllique et pastorale. La simplicité du trajet de l'amour réduit jusqu'à l'absence les éléments qui donnent, dans un sens physique, relief et physiologie.

Ainsi donc la nature ne participe pas à leur amour, seulement la société peut le faire. La nature n'a ni la volonté ni l'enthousiasme de l'implication. Elle est connue absente dans sa neutralité. La société, par bénévolat et implication naturelle, devient composante de l'amour.

L'absence du caractère épique du roman doit, dans une certaine mesure, au crédit accordé à la nature. La nature n'est pas épique, elle n'a pas d'histoire, elle n'est pas racontée et ne se laisse pas racontée. Les épisodes géologiques où la transformation de la nature est mise au niveau cosmique ne sont pas l'histoire de la nature proprement dite.

L'admiration de la nature chez Rousseau est plutôt en manière idéologique et rhétorique que dans celle ontologique, cosmologique ou scientifique. La signification religieuse qui est donnée à la nature ne remplit pas ses dimensions absentes.

Le nom même de Bernardin montre un attachement à la nature comme pierre, c'est-à-dire pierre de construction. La pierre sur laquelle l'église de la nature va être édifiée, c'est-à-dire l'idéologie dans laquelle la nature se transforme en ce qu'elle ne s'était jamais retrouvée. Bernardin de Saint-Pierre montre aussi, au niveau du nom et dans la mesure où le nom a une certaine signification, comment la pierre, c'est-à-dire la matière anorganique de la nature, sert de base pour la construction de l'esprit. La nature de Bernardin de Saint-Pierre est finalement innovation de l'esprit qui se justifie dans le monde, c'est-à-dire dans le monde qu'il crée. La nature de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre est leur nature à eux, pas la nature en général, la nature telle qu'elle a été offerte à une histoire entière.

La nature en question devient le germe d'une nouvelle vision pour la postérité. Elle modèlera une histoire dans son ensemble, non seulement littéraire, mais aussi politique, idéologique et économique. La nature de Bernardin de Saint-Pierre et de Rousseau deviendra dorénavant un tout explicatif pour toutes les grandes constructions spéculatives de la philosophie.

Dans l'ordre réel historique, l'amour a lieu dans la société, dans le territoire d'une histoire qui lui donne une place et la soutient par des ingrédients de conjoncture et de temps.

Pratiquement, on parle de l'amour strictement dans le contexte d'un monde existant et d'une histoire. L'amour hors de l'histoire, c'est-à-dire dans la nature simple, n'est pas trouvable en ce qui est déjà connu. Mais est-il possible de penser un tel amour?

Peut-on donc penser un amour hors d'une société minimale, des conventions et des morales solides?

L'ordre impliqué ici par les positions logiques prend la forme de la réponse positive ou négative. L'amour hors de l'histoire, c'est-à-dire dans la nature simple, est difficile d'être retrouvé en ce qui est déjà connu. Mais peut-on penser un tel amour? Peut-on penser un amour hors d'une société minimale, des conventions et des morales solides?

Paul et Virginie resteront hors de tout un modèle pérenne. Le cinéma l'utilisera, de même la littérature et l'art.